



Claudine COHEN, *La femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Paris, Belin-Herscher, 2003, 191 pages.

Claudine Leduc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/1937>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

Pagination : 343-346

ISBN : 2-85816-842-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Claudine Leduc, « Claudine COHEN, *La femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Paris, Belin-Herscher, 2003, 191 pages. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 23 | 2006, mis en ligne le 13 novembre 2006, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/1937>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Claudine COHEN, *La femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Paris, Belin-Herscher, 2003, 191 pages.

Claudine Leduc

- 1 Pour lire ce livre avec passion, point n'est besoin d'être féru de belles illustrations et de connaissances sur les trente millénaires qui ont précédé l'histoire, même s'il apporte tout cela. La documentation photographique est particulièrement esthétique. L'oeil ravi va d'images en images et a, par exemple, le plaisir de découvrir (p. 12), dans la partie la plus reculée de la grotte Chauvet, une représentation du centre du monde qui précède de 30 000 ans celle de G. Courbet ! La transmission du savoir est facilitée par la limpidité d'un exposé parfaitement structuré et d'un langage non codé qui permettent, même au néophyte, de se repérer sans difficulté dans l'immensité de l'espace et du temps. En fait cet ouvrage déborde largement sa catégorie et s'adresse à tout lecteur qui s'interroge sur l'écriture de l'histoire, sur le temps de l'historien – cet « entre-deux entre le présent et le passé » – et sur l'extrême difficulté d'aller de l'un à l'autre et de faire « un usage raisonné de l'anachronisme », ce dilemme qui a une incontestable valeur heuristique dans l'interrogation et la lecture du passé, et qui, comme le disait Marc Bloch, « au regard d'une science du temps, est le plus impardonnable » des « péchés ». Toute approche scientifique des cultures du passé, même celles qui prétendent se concentrer sur les faits, « rien que sur les faits », sous prétexte d'éviter politique, idéologie et subjectivité, s'inscrit dans le contexte chronologique, politique et culturel du présent et est imprégnée de ses cadres mentaux, de ses questionnements rationnels, de ses rêves et de ses fantasmes subjectivement filtrés.
- 2 Cette ingérence du présent du chercheur... et de son ego, explique Claudine Cohen (p. 171-172), est encore plus prégnante pour la préhistoire « dont les documents sont [...] plus pauvres et rares que ceux de l'histoire », et « les vestiges fragmentaires et muets ». Ses approches « évoquent le monde des origines, un univers à la limite de la rationalité et

de l'imaginaire, où peut s'exprimer le lyrisme, la fantaisie, l'érotisme, la poésie. L'imagination est indispensable à l'élaboration de ce savoir, ne serait-ce que pour suppléer aux lacunes des vestiges matériels, pour trouver des angles neufs [...] et d'inventer sous la forme de récits des hypothèses ». *La femme des origines* se veut une analyse des représentations que la science préhistorique occidentale, au cours de ses cent cinquante années d'existence, s'est faite de la femme « lorsqu'elle s'est aperçue (tardivement) que l'Homme préhistorique était aussi une femme » (p. 7). La construction de « la moitié invisible de l'humanité » est repensée chaque fois que sont repensées la différence des sexes, la division du travail et sa hiérarchisation. C'est ainsi qu'il y eut plusieurs femmes des origines : la femme collectrice du chasseur de mammoth, objet sexuel sans défense, a laissé la place, après que ce dernier, dans les années 1960, ait été relégué au rang de charognard, à une femme active, productive, inventive et conquérante.

- 3 Claudine Cohen développe sa problématique à partir de six angles d'approche.
- 4 1) « Eve et Lucy : les mythes de l'origine ». Le mythe de Lucy, érigée en grand-mère de l'humanité, tient de celui d'Eve, la mère de l'humanité. Derrière la très savante représentation du couple des plus anciens hominés à l'American Museum of Natural History (1993), il y a celle du couple biblique chassé du paradis (p. 20). Lucy, gracile et bipède, est dominée par son époux alors que le dimorphisme sexuel est peu visible sur les fossiles jusqu'à *Homo sapiens* (p. 27). Le mythe est incontournable : Lucy demeure la figure ancestrale (p. 29-34) de l'humanité alors que, depuis sa découverte en 1974, son appartenance au sexe féminin est sujette à caution et que la découverte de Toumaï lui a ôté le privilège de l'antériorité. La science et le mythe sont souvent d'une grande proximité (p. 39) : de la recherche des origines de l'espèce *Homo sapiens* à partir de la méthode mitochondriale procède l'apparition d'une nouvelle figure ancestrale, la mère de toutes les races (l'ADN mitochondrial se transmettant par voie maternelle), « l'Eve noire » (p. 34-39).
- 5 2) « La femme et le devenir de l'homme ». Après un hommage à Darwin qui est le premier « à avoir tenu compte, pour penser l'évolution de l'espèce humaine, de la différence des sexes et de l'importance des choix sexuels, et à avoir insisté sur ceux opérés par les femmes » (p. 50), Claudine Cohen explique que ce qui fait la spécificité de la sexualité humaine par rapport à celle des grands singes, c'est la perte de l'oestrus et elle en conclut (p. 59) : « Peut-être faut-il orienter dans ce sens la quête d'une spécificité humaine, et dire que ce qui nous différencie avant tout du singe, ce qui est la marque première de l'humanité, ce n'est ni l'outil, ni le langage, ni la conscience, ni la religion : c'est le sexe, dont l'exercice permanent dans notre espèce fut un jour rendu possible par les caractéristiques de la sexualité féminine ».
- 6 3) « La vie sexuelle au paléolithique ». Elle est « le lieu privilégié de la projection de nos cadres mentaux sur les cultures des hommes du passé » (p. 64) et « des obsessions » de ses interprètes. L'art paléolithique évoque-il la magie de la fécondité, la protection de la grossesse, l'érotisme ? Claudine Cohen fait longuement référence à l'approche de A. Leroi-Gourhan, « un grand démystificateur des déchiffrements symboliques sommaires » qui considère qu'il s'agit de l'expression figurative très organisée d'un système de pensée complexe qui inclut la différence sexuelle (p. 81-89).
- 7 4). « Les avatars du matriarcat ». Le droit maternel de Bachofen (p. 92-99) était le rêve d'un monde maternel et heureux gouverné par la religion, mais dont le dépassement était inéluctable dans les sociétés parvenues au stade adulte. L'anthropologie anglo-saxonne a

beaucoup réfléchi sur les formes de la famille et du mariage, et considère que l'évolution de l'humanité – sauvagerie/ barbarie/ civilisation – est conditionnée par le passage de l'endogamie à l'exogamie et à sa réglementation (définition de l'inceste). Elle est donc persuadée de l'existence d'un matriarcat primitif et de son inéluctable abandon. Ce point de vue évolutif est également celui de Marx, d'Engels (p. 106) et de « l'archéologie soviétique » (p. 107-108), mais ce sont des raisons socioéconomiques (le travail de la terre, l'apparition de la propriété et l'organisation de l'héritage) qui expliquent la disparition du matriarcat. Les préhistoriennes féministes, à partir des années 1960, ont développé conjointement le mythe du matriarcat primitif et de la déesse mère. Pour M. Gimbutas, le matriarcat aurait disparu entre 4 300 et 2 300, victime de l'évolution des travaux agricoles et d'une invasion d'hommes armés de métal venant de l'Est.

- 8 5) Le mythe de la Grande déesse. Les innombrables figurines féminines du néolithique, trouvées entre l'Atlantique et l'Oural et de la Méditerranée au Moyen-Orient, ont été interprétées, dès le milieu du XIX^e siècle, comme la preuve d'une vision religieuse fondée sur le culte d'une ou de plusieurs déesses féminines protectrices de la fertilité et de la fécondité. Cette interprétation est devenue hégémonique dans la seconde partie du XX^e siècle et, bien que cette continuité soit en contradiction avec la thèse de la révolution néolithique, elle a été étendue aux statuettes paléolithiques. Elle a, en effet, été renforcée par les fouilles de J. Mallaart à Catal Höyük et Hacelar qui ont développé le mythe de la Grande Déesse anatolienne entourée de fauves et accouchant d'un enfant.
- 9 6) « La nouvelle donne féministe en préhistoire ». Aux USA, dans les années 1950, « la préhistoire devient le lieu d'ancrage d'une approche militante » (p. 154). Persuadées que la construction des origines est la projection de la société qui l'échafaude, les préhistoriennes féministes dénoncent les préjugés sexistes qui la conditionnent. Que devient le modèle du viril chasseur de mammoth, hérité du XIX^e siècle, lorsque le travail de terrain dans les sociétés de chasseurs/cueilleurs montre que la chasse au gros gibier ne représente qu'un tiers de l'apport de nourriture (p. 157) ? C'est alors qu'émerge, dans les années 1970, une anthropologie préhistorique féministe : la collecte et non la chasse assurant la survie de l'espèce, la femme des origines était centrale, active, dominante. Moins polémique, cette recherche s'applique aujourd'hui à « trouver les femmes » dans leurs travaux, la cueillette et le jardinage, mais aussi le tissage, le travail des peaux, la poterie, la fabrication des outils...